

voir cette jeune femme si idéalement belle et triste, conduisant par la main cet enfant plus beau que les amours, qu'on croyait à elle, surtout en voyant l'ardente sollicitude dont elle l'entourait, et qui lui ressemblait.

En effet, Robert avait le visage long, les traits purs de Pierre et d'Adèle, avec le teint de cette dernière, et les admirables yeux bruns de son père.

En arrivant à l'usine, Suzanne qui l'adorait, lui expliqua que son oncle Georges était mort aussi, mais qu'il n'en fallait jamais parler à cause de la grande douleur que cela causait à sa maman Adèle.

Il le comprit.

Du reste, Georgette qu'il se mit tout de suite à admirer, à bercer, à regarder des heures entières, apporta une distraction salutaire dans cette petite âme d'enfant, où déjà tout se classait, se gravait, s'enracinait, pour ne s'oublier jamais.

Alors, son temps se partagea entre la fillette qu'il aimait déjà à la folie, et de longues heures passées dans le bureau, où il commençait ses premiers devoirs, à la place même occupée jadis par son père.

Dans le cabinet, rien n'était changé.

Aux murs, seulement, vis-à-vis l'endroit où Adèle assise, passait maintenant sa vie, deux grands cadres de bois durcis contenaient les photographies agrandies de Georges et de Pierre.

Ils étaient là tous les deux, de grandeur naturelle, frappant de ressemblance l'un et l'autre, paraissant suivre d'un œil attendri les êtres chers qu'ils avaient laissés derrière eux, seuls et malheureux, les encourageant, les aimant, leur donnant l'assurance qu'arriverait tôt ou tard la seule récompense qu'enviait Adèle et que méritait son courage : le retour de Pierre réhabilité.

Ce matin-là, à côté de la jeune femme pensive et grave, toute absorbée par ses ingrates occupations, l'enfant copiait un verbe.

Il était vêtu de noir comme elle ; son petit visage qui se penchait sur la page commencée avait déjà les courbes fières, l'expression réfléchie mais si droite de celui de son père ; sur le papier blanc, sa frêle menotte de bébé traçait les lettres, fort attentive, tandis que les veines tendues de son large front se gonflaient, et disaient l'effort intelligent pour comprendre le temps du verbe, et ne pas confondre entre eux les futurs et les conditionnels.

De temps à autre, Adèle levait les yeux, et une courte flamme s'allumait dans sa prunelle bleue, une grande expression d'orgueil rayonnait sur son visage désespéré : n'était-ce pas son fils, aussi, cet enfant travailleur, dont l'intelligence et la bonté lui rappelaient Pierre, et qui était tout ce qui restait de lui, qui souffrait seul et désespéré, en prison ?

Tout à coup, la porte s'ouvrit, l'enfant interrompit son travail, et jeta un cri, en devenant tout blanc :

— Papa ! dit-il.

Madame Chaniers était déjà debout, comme si une décharge électrique l'eût subitement mise sur ses jambes.

Dieu du ciel !... Est-ce qu'on le lui rendait !...

Est-ce qu'il revenait réhabilité ?

Ah ! il le méritait bien !...

Hélas ! le visage impassible et railleur de M. de Courneuve devant lequel plusieurs fois déjà Adèle avait comparu, lui prouva que non.

Relâché, Pierre n'eût point eu tout le lugubre cortège qui l'escortait, et fût entré seul chez lui.

Mais, malgré tous ceux qui l'entouraient, un mouvement d'affection plus fort que sa volonté la poussa dans les bras de M. de Sauves.

— Ah ! mon frère bien-aimé ! s'écria-t-elle, je te revois donc, toi que j'aime et que j'estime plus que tout sur terre.

Il sembla au malheureux que le ciel lui-même descendait en lui.

Cette Adèle pour laquelle il souffrait en silence ; cette enfant tant aimée, à l'affection de laquelle il tenait plus qu'à sa vie, ne le croyait pas coupable !...

Il la serra sur son cœur, les larmes l'étouffant. — Ah ! que c'est bon l'amour et l'estime de ceux qu'on aime ! put-il enfin murmurer.

— Est-ce que tu as jamais douté de moi, mon Pierre ? demanda-t-elle avec un accent indigné.

Elle s'était légèrement éloignée, et le regardait de ses larges prunelles si droites et si claires, dans lesquelles se reflétait la moindre de ses pensées.

Mais lui l'entendait à peine ; il se retrouvait là, au milieu des choses qui avaient été sa vie, de cette industrie qu'il avait créée, dans ces lieux où il avait vécu.

Il revoyait l'endroit où il avait tant travaillé...

Puis ses yeux faisant le tour de la pièce, il avait aperçu Robert assis à sa propre place, le regardant de ses grands yeux purs, le visage tout pâli d'émotions...

Puis aux murs, son portrait à lui, placé là par Adèle à côté de celui qu'elle pleurait.

L'émotion fut plus forte que sa volonté.

Il tomba assis derrière le bureau, la tête cachée dans ses doigts, et murmura :

— Je suis accusé d'un crime si épouvantable !...

Adèle prit sa main, presque par force, et belle d'énergie, de foi, d'indignation :

— Eh bien, après ? dit-elle. Qu'est-ce que ça peut faire ce dont on t'accuse ? N'es-tu pas l'homme loyal et impeccable entre tous, dont une pensée mauvaise n'a jamais effleuré ni le cœur ni l'esprit, et qui n'as vécu que pour le devoir ? Courage, mon Pierre bien-aimé, mon frère, mon ami.

Tous les honnêtes gens t'estiment et te plaignent, moi je t'adore. Relève très haut ton front d'honnête homme, que ton fils se souvienne toute sa vie comment est le visage d'un être bon et juste entre tous, qui est accusé à tort d'une action épouvantable. Qu'il apprenne en te voyant, pour ne l'oublier jamais, quelle doit être l'attitude de celui dont la conscience est pure comme la tienne. Rappelle-toi ce que tu m'as toujours enseigné : Que fait le monde et ses jugements lorsqu'on a accompli son devoir et que l'on possède l'estime et l'affection de ceux que l'on aime ? Ton devoir ?... qui l'a toujours accompli comme toi ?... Notre amour ? Ah ! si tu savais comme nous t'aimons Robert et moi !...

L'enfant n'avait pas attendu le regard d'Adèle, il s'était pendu au cou de Pierre.

— Ah ! papa ! disait-il en le couvrant de baisers, mon papa chéri, ne pleure pas puisque tu n'as jamais fait de mal à personne !...

Cette petite voix d'enfant mêlée aux chaudes paroles de sa sœur mit le plus puissant de tous les baumes sur le cœur du malheureux.

Il redressa son visage inondé de larmes.

— Vous avez raison, mes bien-aimés, dit-il, je serai fort parce que ma conscience est tranquille. Mais, continua-t-il, en regardant le portrait de Georges dont le bon sourire si gai illuminait la pièce, je t'ai tant aimé, j'ai éprouvé pour toi une si vive affection, tant de reconnaissance et de tendresse, et je suis accusé de t'avoir tué, mon pauvre frère, mon meilleur ami, n'est-ce pas trop cruel ?...

Il s'était levé, et ayant fait quelques pas, il s'était rapproché du portrait.

Au seuil de la porte, M. de Courneuve et le chef de la sûreté considéraient tous les deux la scène.

L'un avec l'expression incrédule et sceptique qui était la sienne, l'autre avec une émotion puissante qui faisait trembler ses lèvres et blanchissait son visage.

Pierre, qui ne songeait même plus que des étrangers étaient là l'épiant, scrutant chacun de ses traits, pesant ses paroles et ses soupirs, comptant presque ses larmes, continua avec une émotion qui augmentait, une émotion souveraine, profonde, irrésistible :

— Mais parle donc, toi qui es là devant nous et qui sembles vivant. Parle, dis à ceux qui m'accusent de ta mort, que j'eusse au contraire donné ma vie pour toi, dis-leur quelle affection était la nôtre, et si jamais deux frères se sont aimés comme nous ?...

— Hélas ! dit Adèle, il ne parlera pas, il ne parlera plus jamais. Mais il nous aimait trop ! lui aussi pour nous laisser dans un si grand malheur. On a emporté son corps décomposé, mais son âme est ici. Elle nous voit, elle nous entend... N'aie pas peur, mon Pierre, elle inspirera tes juges, et elle leur fera comprendre mieux que moi encore, mieux que n'importe qui, quel honnête homme tu es !

— Ah ! murmura Pierre de Sauves éperdu, en

réunissant dans une même étreinte sa sœur et son fils, votre tendresse me rend la vie, mes amours. Et toi, si vaillante, si courageuse, si grande, mon Adèle, je te bénis !... Maintenant, ils peuvent me tuer, s'ils le veulent, je mourrai heureux.

M. Marais n'y tint plus.

— Non, monsieur de Sauves, dit-il en serrant par force la main de Pierre, madame à raison, vous vivrez heureux, réhabilité et honoré de tous ceux qui vous approcheront.

M. de Courneuve qui trouvait tout cela stupide mit fin à cette scène.

— Ce n'est pas tout, dit-il ; nous perdons un temps précieux que nous emploierions bien mieux à nos perquisitions et à nos recherches.

— Jamais, M. le juge, répondit sèchement M. Marais, notre temps ne saurait être mieux employé, nous qui sommes ou qui avons la prétention d'être cette chose sainte qui s'appelle la justice, qu'à laisser entrer dans nos cœurs la certitude de l'innocence d'un homme honnête, injustement accusé.

M. de Courneuve haussa les épaules.

— Innocent !... bougonna-t-il. Ça ne me paraît guère prouvé. Enfin, qui vivra verra. En attendant, madame, continua-t-il en se retournant vers Adèle, veuillez nous donner vos clefs, et laissez-nous.

Elle obéit, et bientôt l'usine fut fouillée, remuée de fond en comble.

Il fallait bien chercher dans les papiers de M. de Sauves si rien de suspect n'existait, rien de capable d'aggraver encore le crime épouvantable dont il était accusé, en établissant la préméditation.

Les témoignages des ouvriers, bouleversés par la présence de celui qu'ils estimaient toujours, furent moins catégoriques et moins affirmatifs.

Pierre, conduit devant le bassin où avait été retrouvé le corps de son beau-frère, n'éprouva point une de ces émotions atroces dont le remords eût pu être cause, mais un attendrissement fort compréhensible, se contentant de dire :

— Ah ! pauvre Georges, que ne peux-tu revenir et parler !... Nous serions tous moins malheureux, et toi, tu serais vengé !

VIII.—LE RÊVE DE SUZANNE

Deux jours après, Suzanne se présentait chez M. Marais, le chef de la sûreté, ainsi qu'elle l'avait déjà fait une fois.

Elle avait pris le soin d'écrire les lignes suivantes sur un morceau de papier plié dans une enveloppe :

Monsieur,
J'ai besoin de vous voir pour vous confier une chose que je n'ai encore osé dire à personne.

Votre servante,
SUZANNE VERGNES.

Le chef de la sûreté tressaillit.

— Oh ! ces femmes ! murmura-t-il, toutes les mêmes !... Toujours des mystères !

Il ne la fit pas attendre, on le comprend.

N'était-ce pas en effet la lumière qui peut-être lui arrivait ?

— Asseyez-vous, ma chère enfant, dit-il à la jeune fille en lui désignant un siège auprès de son bureau, et surtout n'ayez pas peur. De quoi s'agit-il ?

— Peut-être de bien peu de chose, monsieur, peut-être simplement d'un rêve.

— Ah ! fit-il, vous avez peur d'avoir rêvé, qu'est-ce que c'est donc ?

Et comme Suzanne se troublait et hésitait, le chef prit son air le plus bonhomme :

— C'est quelque histoire d'amoureux, je suis sûr !... Allez, allez toujours, j'en ai vu bien d'autres ! D'ailleurs, j'ai l'habitude d'oublier tout ce qui n'est pas strictement utile à mes affaires.

Suzanne fit un grand appel à sa volonté pour surmonter son embarras, et aussitôt elle commença :

— Quand monsieur et madame sont venus s'installer à l'usine, c'est moi qui ai fait l'eménagement tout entier. L'entrepreneur des travaux avait envoyé un ouvrier fort adroit, encore plus intelligent, qui était bon à tout, et qui plut tout de suite à M. Pierre.